

**Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS, 1810-**

Chap. XVIII. Noces de Gamache.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](#)



## CHAPITRE XVIII.

*No ces de Gamache.*

LA belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or , lorsque le héros de la Manche , ennemi de la paresse , se lève et appelle son écuyer. Celui-ci ronflait encore. O le plus heureux des mortels ! s'écria don Quichotte en le regardant: sans soucis , sans inquiétude , sans crainte des enchanteurs , ignoré de l'envie que tu ignores , tu dors d'un sommeil paisible ! Tu dors , et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir , les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours ne troublent point ton repos ; la douloureuse ambition , la pompe vaine du monde , l'insatiable désir et des honneurs et des richesses , sont inconnus à ton humilité. Rien ne t'occupe que ton âne : c'est moi qui suis chargé de penser à toi ; juste obligation qui compense les amertumes de la servi-

tude ! Il faut que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidèle serviteur qui dort ; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondait rien, et n'aurait pas de sitôt répondu, si don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuier tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat : Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin ; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah ! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là ? Lève-toi, gourmand, reprit don Quichotte ; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi, hier j'étais pour lui ; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable ! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basile sous ses pistoles : les belles roses, les bijoux qu'il achètera pour sa femme, valent un peu mieux

que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson, ou pour un coup de fleuret? Toutes ces grâces, toutes ces sciences ne paient pas le boucher: lorsque c'est un homme riche qui les possède, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

Par le dieu du ciel, interrompit notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi: à peine éveillé, tu commences tes longues sottises! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention; et quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instrumens de musique ont déjà donné le signal des jeux. L'écuier obéissant alla brider Rossinante: nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrèrent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de

Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaien t à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés ; les oies, les poules, les pigeons sans plumes : toutes les espèces de volailles et de gibier étaient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti, l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuyaient là sans être vus, et devaient surprendre

les nombreux convives. Les épiceries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout; le doux sourire était sur ses lèvres; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dame-jeannes, et bientôt quittant ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demanda la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide, je vais à votre secours. Aussitôt l'obligéant cuisinier prend un poêlon qu'il enfonce dans

la marmite, et retire trois poules avec deux oisons ; et les présentant à Sancho : Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeûnez avec cette écume, en attendant le dîner. Je vous remercie, monsieur ; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh ! emportez le poêlon : n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache ? Sancho ne se le fit pas redire : il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Pendant ce temps, don Quichotte considérait douze villageois parés de leurs habits de fêtes ; montés sur de belles jumens richement enharnachées, et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers, en arrivant, commencèrent aussitôt les courses, tantôt en troupes, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix : Vivent Quitterie et Gamache ! Il est le plus riche de nous; elle est la plus belle du monde : vivent à jamais ces époux heureux ! Notre héros se disait tout bas : Ils n'oseraient s'exprimer ainsi s'ils avaient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différens groupes de danseurs : parmi eux se distinguaient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leur tête des mouchoirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés

au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, se place, se prépare au combat; et tous s'attaquent à la fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus comme des vainqueurs, donnèrent un long plaisir à tous ceux qui les regardaient, et charmèrent surtout don Quichotte.

Ces combattans firent place à une troupe de jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays : elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnées de roses ; et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amaranthe et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête : elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure ; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créneaux l'on distinguait une jeune et timide fille dont les attraits éblouissaient les yeux. L'Amour,

environné de son aimable cortège , vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois , et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune , qu'on reconnaissait à ses habits éclatans d'or , à la richesse de ses courtisans , osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses , long-temps déjouées par les deux émules , le château s'écroulait devant la Fortune , et lui livrait la jeune beauté. L'Amour , oubliant son dépit , venait bientôt se mêler aux vainqueurs , les couronnait de ses mains , et les deux troupes réconciliées célébraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

Notre héros , attentif à ce que signifiait la pantomime , demanda quel en était l'auteur ; on lui répondit que c'était un bénéficiaire du village , homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr , reprit don Quichotte , que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Ecoutez donc , lui dit Sancho , qui déjeûnait non loin de là , je vous avoue que le roi est mon coq , et que plus je vais , plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois , reprit don

Quichotte, tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort, il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plaît, la mine de cette pouarde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas ; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur ; l'avoir est au-dessus du savoir ; et je préfère l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh ! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile, j'aurais plus de temps pour parler. — Tu en trouves toujours de reste, — Point du tout ; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles ; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poêlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger

PARTIE II , CHAP. XVIII. 159

avec tant d'appétit qu'il en aurait donné l'envie  
à son maître , sans les grands événemens que  
nous allons rapporter.

---